



que la chasse pouvait participer à la régulation nécessaire des espèces. Ceux-là avaient compris qu'au-delà de la chasse proprement dite la question était aussi celle d'un mode de vie, celui, comme on dit aujourd'hui, de la « ruralité ». De leur côté, les chasseurs ont aussi mis – un peu – d'eau dans leur gibecière, en œuvrant à la sauvegarde de la biodiversité... et à l'amélioration de leur image. Malgré une intense campagne de communication, à la fin de l'été, dans laquelle ils s'auto-proclamaient « *premiers écologistes de France* », malgré la puissance de leur lobby, les chasseurs sont pourtant l'objet d'un rejet croissant dans l'opinion, dans la jeune génération et chez les néo-ruraux. Véganes, antispécistes et autres « rurbains », sensibles au bien-être animal, sont moins politisés au sens traditionnel du terme que leurs aînés, mais ils ne sont pas moins idéologiques. Entre les 76 associations qui ont récemment lancé un appel pour « Un dimanche sans chasse » et le 1,1 million de détenteurs du permis de chasse, le combat continue. ■



Pierre de Boisguilbert

est secrétaire général de la Société de Vénérie,
ex-porte-parole de la Fédération nationale de la Chasse.

“Je refuse ce nouvel ordre moral d'une minorité sectaire”

Ainsi, les chasseurs seraient des barbares, des adeptes d'un loisir sanguinaire... La chasse est, au contraire, l'antithèse de la barbarie. Elle est un art de vivre qui consiste à connaître, aimer, puis traquer le gibier, et exclusivement celui-ci, avec discernement, respect et contrôle de soi, le tout dans un encadrement législatif et réglementaire toujours plus contraignant. On est donc très loin de la barbarie. Il faut savoir que l'on ne chasse pas par plaisir de tuer, mais par amour et respect pour la nature. C'est le besoin de rencontre avec l'animal sauvage qui importe, de capture aussi, comme pour tout prédateur.

C'est, par ailleurs, un acte que je ne banalise jamais. J'éprouve, après avoir tué un brocard [*chevreuil mâle, NDLR*], autant de nostalgie que de respect pour l'animal. Je crois n'avoir jamais ramassé une bécasse sans l'embrasser avant de la porter au carnier. Est-ce barbare d'agir ainsi ? La chasse, rappelons-le, fait partie de l'histoire de l'humanité et de notre patrimoine culturel. Peinture, littérature, musique : tous les arts majeurs l'ont célébrée à leurs manières. La chasse fait partie de nous, elle est consubstantielle à l'homme. Pourquoi le nier ?

Les partisans du droit de l'animal veulent nous imposer l'idée que l'animal est l'égal de l'homme. C'est une utopie autant qu'une menace pour l'humanité.

Je refuse ce nouvel ordre moral qu'une minorité sectaire, intransigeante et ignorante des rapports qui régissent le vivant veut nous imposer. La cause animale est devenue, ces dernières années, un sujet de société, et c'est une bonne chose. Le développement économique – et son avatar le productivisme – ont bien trop « chosifié » l'animal. Il n'y a pourtant aucun rapport entre la maltraitance animale et la chasse. Les images dévoilées par L214 me sont insupportables. Et c'est précisément pour cette raison que je ressens le besoin de retrouver l'animal à l'état sauvage, dans son environnement, avec sa pleine intégrité physique et ses aptitudes innées à échapper au prédateur. Chasser n'est rien d'autre qu'assumer le rôle de prédateur qui sommeille en chacun de nous.

Cette hostilité soudaine, voire cette haine, envers la chasse, provient en fait du refus de la mort dans les sociétés occidentales. De nos jours, la mort est niée, cachée. La vision idéalisée de la nature qui est en train de s'imposer représente celle-ci comme un monde harmonieux de douceur, sans violence, avec l'idée sous-jacente que l'homme serait au fond la seule espèce « néfaste ». C'est la négation même de l'humanisme. Pour toute une génération urbaine, sans antécédents dans la ruralité, l'animal idéalisé est devenu le dernier enjeu de libération ! C'est absurde.

Propos recueillis par S. B.